

# Le Samedi

VOL. IV - NO. 31

MONTREAL, 7 JANVIER 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS



CHERCHANT L'ETOILE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 7 JANVIER 1893.



Les fossoyeurs ne sont pas fiers; ils font un ouvrage audessous d'eux.

—N'est-ce pas qu'elle a une voix métallique  
—C'est donc cela qu'elle est si cassante.

L'opinion d'un chinois sur notre procédure criminelle: Il y a, un homme qui ne dit rien, un autre qui parle, et douze autres silencieux qui condamnent celui qui n'a rien dit.

Quel est le nom véritable de ce ministre protestant qui veut exterminer les catholiques du Canada? Est-ce Douglass ou Doublass? La faute d'impression n'est pas nécessaire pour le français; car en tant que double âne, il a la palme.

## TERMES MAL EMPLOYÉS

*Rouleau.* — Je ne sais pas pourquoi l'on dit souvent d'un homme qu'il est l'architecte de sa fortune; c'est un terme bien mal employé.

*Bouleau.* — Comment cela?

*Rouleau.* — Quand un architecte fait un plan d'une maison de cinq mille piastres, elle coûte généralement dix mille; mais quand un homme se propose de bâtir une fortune de cent mille piastres, il ne va jamais plus loin que quinze mille.

## UNE BONNE LOI

*Elle.* — Dans l'histoire, il est parlé de la loi Salique; qu'est-ce qu'est-ce que cela veut dire?

*Lui.* — C'est une loi qui défend aux femmes de devenir rois.

## PINCÉE DE CONSEILS

POUR ÉCLAIRCIR UNE PEAU HÂLÉE

Prenez du raisin vert, trempez-le dans l'eau, saupoudrez-le avec de l'allun et du sel, enveloppez-le dans du papier et mettez-le dans les cendres chaudes; exprimez-en le jus, lavez-vous-en la figure chaque matin. Ce très simple remède enlève le hâle et rétablit la teinte de la peau.

## Réminiscences du Jour de L'an



*Le visiteur.* — Mon ami, qu'as-tu à me regarder?  
*Maitre Adolphe.* — Je pense comme tu dois être malade quand tu remplis cela de bonbons.

## LES ENFANTS FIN DE SIÈCLE

*La maman.* — Tu crois bien, sans doute à Santa Claus et au petit Noël!

*Le petit Alfred.* — Oh oui! Certainement oui...  
(*A part.*) La bonne blague! Mais ça serait si cruel pour un enfant de désabuser ses parents!

## DE DEUX MAUX LE MOINDRE

*M. de L'impatience.* — Pristi qu'il crie le bébé; ne peux-tu rien faire pour qu'il se taise?

*Mme de L'impatience.* — Je vais le calmer en chantant.

*M. de L'impatience.* — Alors, laisse-le crier.

## TROP CONNU

*Lui.* — Ainsi vous me repoussez? Alors, allez au diable.

*Elle.* — Pardon; envoyez-moi où vous êtes moins connu.

## CONTRE-EFFET

*Louis, (avec passion).* — Mon amour pour vous, Amélie, est comme la rose que vous portez sur vos cheveux, il est...

*Amélie.* — Artificiel.

## LES AVANTAGES DE L'ORTHODOXIE



*Le tramp, (en veine de filouterie).* — Mon petit, c'est moi qui suis Santa Claus. Si tu veux avoir de belles étrennes, donne-moi dix sous.

*Le bambin.* — Je n'ai pas d'affaire à Santa Claus, moi. Mon homme, c'est le petit Noël.

## METEMPSYCOSE

*Alphonse.* — Crois-tu à la transmigration des âmes?

*Albert.* — Pas du tout; et toi?

*Alphonse.* — Moi, j'en suis convaincu.

*Albert.* — Qu'est-ce que tu as été avant?

*Alphonse.* — Un âne!

*Albert.* — Quand donc?

*Alphonse.* — Quand je t'ai prêté dix piastres.

## SYMPATHIE

*Madame de L'hymen.* — Quelle est donc cette femme si pâle en face de nous? A-t-elle l'air misérable!

*Madame Saitout.* — C'est une pauvre veuve qui a perdu son mari, il y a deux ans, et qui n'a jamais pu se consoler.

*Madame de L'hymen.* — C'est triste! Je connais ce que c'est, moi. Ah! Les tristes trois mois que j'ai été veuve!

## RÉJOUISSANCES JUSTIFIABLES



Hourrah! Ils n'ont pas eu besoin de moi pour les fêtes!

## UNE BONNE EXCUSE

*Le client.* — Dites donc, pourquoi me donnez-vous une serviette sale?

*Le garçon.* — Je vous demande pardon, monsieur. Elle était pliée du mauvais côté.

## LES CONVENANCES, D'ABORD

*Louis.* — Imaginez-vous donc, mademoiselle Lucette, que, la nuit dernière, j'ai rêvé que vous et moi étions allés patiner, et que voulant vous éviter un faux pas, je vous ai retenue en vous embrassant.

*Lucette.* — J'espère que personne ne nous a vus.

## PLACE POUR PLUS

*Alice.* — J'ai eu un piano haut dans mon bas pour le jour de l'an.

*Son amie (lui examinant les pieds).* — Alors Santa Claus ne l'a pas rempli; quel dommage! Il y aurait du y mettre un piano à queue.

## L'ECHELLE DES PRIX

*Le petit garçon.* — Cirer vos bottes, monsieur!

*Le monsieur.* — Combien exigez-tu?

*Le petit garçon.* — Cinq sous quand on demande le prix, dix sous quand on ne le demande pas.

## TACHE DIFFICILE

*Madame Caspoil.* — Ainsi le curé a refusé de baptiser votre enfant Nabuchodonosor! Pour quelle raison?

*Madame Nezrond.* — Il bégayait.



—Pristi, que j'ai dû m'amuser, hier !

### DE LA BONNE BESOGNE

« Il y avait une fois un monsieur très riche, mais qui s'embêtait énormément. Aussi, pour dissiper son ennui, se livrait-il à mille farces sur ses contemporains, toutes du pire goût, d'ailleurs.

Un matin, voilà qu'il arrive sur la place publique où, d'habitude, s'assemblent les maçons quêtant l'ouvrage. Il en avise deux qui avaient l'air un peu bête :

—Voulez-vous gagner chacun vingt francs, aujourd'hui ?

—Dame, Monsieur !

—Eh bien ! écoutez.

Il s'agit d'un mur à construire tout de suite et très vite, mais de telle façon qu'il soit immédiatement sec et, sitôt fait, indestructible.

Les deux maçons se procurent tout ce qu'il leur faut : des moellons et un certain ciment qu'ils savent.

Le monsieur riche les fait monter en voiture et les emmène vers un immeuble loin, loin, à une portée de fusil à peine, du tonnerre de Dieu.

Ils entrent dans une petite salle éclairée par deux étroites fenêtres en ogive robustement grillagées et qui prennent jour sur une vieille cour, un puits, un puits plutôt, laquelle semble un congrès de toutes les males herbes de chaque flore.

Un maçon dit :

—Ça n'est pas rigouillard, ici.

Mais le monsieur riche leur indique le travail : une porte à murer. Un louis tout de suite, l'autre, la besogne terminée.

A moment précis où ils posaient le dernier moellon, la nuit commençait à tomber.

De la manche, les maçons essuient la sueur de leur front, avec la satisfaction de la *bonne ouvrage faire*.

Mais une lividité soudaine envahit leur face. La porte... cette porte qu'ils ont mis tant de conscience (et d'inconscience) à murer, cette porte est la seule issue de la chambre !

### DIFFICILE A EXTRAIRE

Un cultivateur du Nord nous décrivait ces jours-ci l'extrême pauvreté du sol qu'il cultive. « Tenez, nous disait-il, j'ai mis un pauvre cheval tout seul dans un grand champ. Au bout d'une semaine, je suis allé le voir et je l'ai trouvé qui se mourait de faim. Quand je m'approchai de lui, il semblait me regarder d'un air de reproche, puis il fit un effort suprême pour exaler le dernier soupir. Mais il était si faible qu'il ne pouvait pas se l'ôter des poumons. J'ai été obligé de faire venir un autre cheval pour tirer dessus et le lui arracher. »

### LES MÉDITATIONS DE BLANCHE

9 HEURES A. M.

Ai-je commis une erreur ? dans tous les cas je ne l'aime pas. Maman est bien de mon avis sur ce point, et parce qu'un jeune homme a un peu d'argent, ce n'est pas une raison pour l'épouser. Je suppose qu'il doit être à prendre son déjeuner. Pauvre Ernest ! je suis certaine qu'il ne reviendra plus. Tant pis ; je suis bien contente. Tiens, l'oreille me tinte ; je parie qu'il pense à moi.

11 HEURES A. M.

Je me demande s'il ne trouvera pas une excuse pour venir ce soir ; j'espère bien que non ! D'un autre côté, c'est embêtant de passer la soirée seule ; personne ne viendra ! Après tout, il n'était pas si ennuyeux ; c'est un gentil garçon, je crois même que ça me ferait plaisir si...

1 HEURE P. M.

Je suis satisfaite de moi, j'ai bien fait ce que j'avais à faire et j'ai suivi les conseils de maman. C'est bien mieux de faire voir à un homme que vous ne l'aimez pas que de le lui dire brusquement et de lui briser le cœur. Pourtant nous étions si bons amis... !

3 HEURES P. M.

Il m'écrit qu'il ne vient pas ce soir. Hein ! Je ne vois pas ce qui l'autorise à m'écrire ! J'aimerais bien savoir, qui lui a jamais demandé de venir ici ! Ce n'est pas moi, sûrement, j'étais bien sous l'impression de lui avoir bien dit hier soir : Misère de misère, pourquoi les choses tournent-elles toujours si mal. Allons dans ma chambre soulager mon pauvre cœur.

5 HEURES P. M.

Ça fait du bien pleurer ; il me semble que je voudrais pleurer encore ! Je suis la plus malheureuse du monde, et dire que c'est ma faute ? J'ai brisé son cœur et le mien ! O ! je me déteste !

7 HEURES P. M.

Je ne descends pas dîner ; je ne veux pas voir l'ami de mon père.

9 HEURES P. M.

Bonté divine ! Il est dans le salon ! Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne suis pas habillée et mes yeux sont tout rouges ! Je suppose qu'il vient pour chercher ses lettres. Que je voudrais donc...

9.30 HEURES P. M.

Il n'a pas encore parlé de ses lettres et il a l'air tout triste. Je croirais...

10 HEURES P. M.

Je suis la plus heureuse du monde. Qui n'aurait jamais cru qu'il me demanderait en mariage. Enfin, je suis fiancée et avec lui encore.

### LES MÉDITATIONS D'ERNEST

9 HEURES A. M.

Après tout, je crois que j'ai bien agi. Sans doute qu'elle est jolie, mais encore faut-il de l'argent pour se marier, et, suis-je certain de l'aimer ? Pas du tout ! Je ne l'aime pas ! c'est vrai qu'il y a longtemps que nous nous connaissons ; mais ça ne fait pas venir l'amour. Naturellement, il faut que je cesse mes visites. Je suis certain qu'elle va en faire une maladie. Elle doit penser à moi à l'heure qu'il est.

11 HEURES A. M.

J'aimerais bien à savoir si elle m'attend ce soir ? J'espère que non. Je n'aimerais pas à lui causer plus de peine qu'elle n'en a. Où vais-je aller ? Au club ? Ouais ! Théâtre ? Pas plus. Je pourrais peut-être visiter d'autres jeunes filles, mais je ne sais pas si elles me recevraient. Si je n'ava's pas été si froid hier soir avec Blanche, j'essayerais...

1 HEURE P. M.

Plus je considère la chose, plus je trouve que j'ai bien fait. Papa a raison ; si l'on agit brusquement avec une jeune fille on lui brise le cœur. Tout de même, elle était bien jolie, hier soir ! Vraiment ça me fait de la peine. Je crois que je ferais mieux de lui écrire qu'elle ne m'attende pas ce soir et je reste à la maison.

3 HEURES P. M.

C'est embêtant tout de même ; dire que je ne puis pas m'empêcher de penser à elle tout le temps ! Je dois avoir l'air fichivement drôle, car papa riait de moi il y a deux minutes. Comment, diable, a-t-il pu connaître mes affaires ? J'aimerais bien qu'il ne fut pas aussi grand ami de son père. Je me sens comme un homme qui n'est pas dans son assiette.

5 HEURES P. M.

Je ne suis pas plus drôle ! Pourquoi lui ai-je écrit ? C'est ma faute. Quelle est la manière la plus simple de se suicider ? Peut-être mon père sympathiserait-il avec moi ?

7 HEURES P. M.

Je ne dînerai pas. Je vais fumer et boire, voilà ce qu'il me faut.

9 HEURES P. M.

Bon ! me voici encore dans son salon ! Va-t-elle me recevoir ? Je parie que non. Elle est orgueilleuse comme un pion. Je dois avoir l'air rudement égaré et c'est que je le suis. Je suppose qu'elle va exiger que je reprenne tous mes présents.

9.30 HEURES P. M.

C'est drôle, elle ne parle pas d'hier soir ; parions que j'ai une chance... Allons-y, je me risque.

10 HEURES P. M.

Je suis l'homme le plus heureux. Je n'aurais jamais cru qu'elle me pardonnerait. C'est à mon tour maintenant à rire de papa. Nous nous marions à l'automne.

### ÉPISODE DU JOUR DE L'AN

(En sept chapitres.)



1er verre,

2ème,

3ème,

4ème,

5ème,

6ème,

7ème.

## JOUR DE L'AN MANQUÉ



*Dame en visite.*—Eh ! bien Alfred, as-tu eu un beau Jour de l'an ?

*Alfred.*—Ouais ! Je n'ai pas été la moitié aussi malade que l'an dernier.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

La sagesse de nos enfants :

Lorsque, au dîner, quelque chose ne plaît pas à Bébé, il le retire de son assiette et le met sur la nappe.

—Je t'ai déjà dit que cela n'est pas propre, lui reproche la maman ; on laisse ce qu'on ne veut pas sur le coin de l'assiette.

—Mais où qu'il est le coin de mon assiette ?

Au Tribunal.

Le président à une dame prétentieuse qui est appelée comme témoin :

—Votre âge ?

—Je m'en rapporte à la sagesse du Tribunal.

Un jeune soldat, partant en permission, prend à la gare un billet pour retourner dans son pays.

—Quelle classe ? demande le buraliste.

—1892 ! répond le jeune soldat.

Mot de la fin :

On joue sur un théâtre de la banlieue un drame Louis XIII.

Au 4e acte, le roi, représenté par un figurant, traverse le fond de la scène.

Un garde annonce ?

—Le roi, Messieurs !

Un spectateur des troisièmes regarde le figurant d'un air ahuri et s'écrie :

—Ca, le roi ?... il n'doit vingt sous !

Extrait du *Temps*, 12 septembre ;

"*Peu d'hommes de la suite de M. de Pommeville survécurent ; tous furent mangés par les "Boulous."*

(Glissons, n'appuyons pas !

Le docteur N... quitte la province et vient s'installer à Paris.

—Vous ne vous plaisiez donc plus à Périgueux ? lui demande un de ses confrères.

—Je m'y plaisais très bien, seulement... ma clientèle est morte.

Au pied de l'échafaud.

Le condamné à mort prononce quelques paroles qui menacent de s'allonger en discours. M. Deibler fait jouer la bascule pousse le délié et doucement :

—Pardon, mon ami, si je vous coupe...

Les gaietés de l'examen :

*L'examinateur.*—Dites-nous ce que vous savez de la retraite de Russie en 1812 ; qui est-ce qui régnait là-bas à cette époque ?

*Le candidat.*—Il régnait un froid intense, Monsieur.

—Quelle différence y a-t-il entre un sanglier et un paletot ?

—C'est que le sanglier n'a qu'une hure et que le paletot, lui, a une doublure.

M. de Calinaux au bal :

—Quelle est cette jeune femme si jolie ?

—C'est une veuve, madame X... répond un invité : Ne trouvez-vous pas, comme moi, que cela fait plaisir de voir danser une veuve ?

—Oh ! murmura Calinaux avec conviction, pas la sienne !...

Sur le boulevard, devant un café :

—Tu as tort de boire, le vin te fait trébucher à chaque pas.

—Pas du tout, je n'ai pas tort de boire, j'ai seulement tort de marcher quand j'ai trop bu.

Boireau, atteint d'hydropisie, va chez le médecin.

Le docteur (après une auscultation minutieuse :

—Il y a de l'eau là dedans...

Boireau (protestant) —Impossible !

Puis, après réflexion :

—Après tout, les mastroquets sont si canailles !

—Comment va le ménage ?

—Mal !

—Ta femme ?

—De plus en plus embêtante.

—Plante-la là ?

—Jamais ! Je la connais ! Elle repousserait !

Un équilibriste exécute de merveilleux exercices devant de nombreux assistants.

M. Prudhomme est ébahi de la façon avec laquelle le banquier tient une plume de paon en équilibre sur son nez.

—Oh ! Monsieur, dit-il enthousiasmé, comme je voudrais avoir votre adresse !

—Mon adresse ? rue de la Chapelle, 153...

Nos recrues :

—Spèces de filous ! vous n'savez pas c'q'est qu'la triple alliance ? Tenez, un' supposition. Nous avons un ennemi commun : la soif. Vous deux vous payez un lit' j'm'joins à mon tour pour l'hoire, et v'là la triple alliance contre l'ennemi : la soif.

## FIGURE DIFFICILE A MANŒVRER



*Le patron.*—Depuis trois ans que tu es à mon service, je ne t'ai jamais vu rire, toi qui as si bon caractère. Je croyais cette fois que des étrennes comme celles-ci te dérideraient.

*Le père Laulippe.*—La fois que j'ai ri il y a dix ans, ça m'a pris tant de temps pour me ramener la figure, que je n'ose plus y retourner.

## FIDÈLE AUX RECOMMANDATIONS



*La maman.*—As-tu été bonne fille au dîner ? J'espère que tu as dit aussi souvent "merci, non" que "merci, oui"

*Alice.*—Oui, juste comme tu me l'avais dit. Au bout d'une demi-heure que je mangeais, ils m'ont dit : "Ne crois-tu pas que c'est assez : est-ce que tu n'as pas peur de te rendre malade ?" Et moi, j'ai répondu : "Merci, non."

Depuis qu'il est question d'épidémie l'ineffable Calinaux demande qu'on établisse dans toutes les loges de concierges de cordons... sanitaires.

A la chambrée :

—Dumanet, dit le sergent, que votre astiquage est dégoûtant !

—Oh ! sergent, j'a pourtant rudement frotté le cuir avec du cirage.

—Alors que vous avez du mauvais cirage.

—Sergent—je n'suis pas dedans.

—Que si, Dumanet, que vous y êtes dedans... et pour deux jours encore.

Chez un spirite :

—Monsieur, je voudrais bien m'entretenir avec l'âme de ma sœur Ursule.

—Moi, avec l'âme de mon oncle.

—Voici, Messieurs.

Et après une minute d'entretien :

—Je vous remercie, dit le premier visiteur. C'est parfait ; mais je dois vous dire que je n'ai jamais eu de sœur !

—Ni moi d'oncle ! dit le second.

Le spirite ne sourcille pas, on ptye, on se saluc, on se quitte.

Nos instructeurs.

—S'c'que vous avez à commander si mal ?

—C'est un défaut de pro...prononciation, mon coco...colonel.

—Un défaut de prononciation ! M'ferez quatre jours de consigne à la chambre, on ne doit avoir que des qualités au régiment, sachez-le, et si vous avez d'autres défauts, je me charge de vous les faire passer. Rompez !

Dans une ville d'eau.

—Un mot, cher docteur. Voici huit jours que je bois à la source que vous m'avez indiquée, et j'en suis très contente. Une seule chose m'inquiète ; après le premier verre j'éprouve régulièrement de légers tiraillements d'estomac.

—Dans ce cas, Madame, il y a une chose bien simple à faire. Supprimez le premier verre et commencez tout de suite par le second.

*Le client.*—Garçon, quelle différence y a-t-il entre la bière de Vienne et celle de Munich ?

*Le garçon, (avec un sourire).*—La bière de Vienne, cela se fabrique à Ivry...

—Ah ! Et la bière de Munich ?

—Oh ! celle-là..., on la fait à la Villette !

LES PETITS TRUCS DU MÉNAGE



*Elise à sa sœur mariée.* — Je ne te félicite pas sur ton goût. Quel accoutrement ! Ça n'a ni forme, ni couleur.  
*La sœur mariée.* — Je l'aime pourtant bien, ce costume. Je l'ai mis le jour de Noël, et mon mari en a été si dégoûté qu'il m'a acheté une robe et un manteau superbes pour le Jour de l'an.

**En Dauphiné.**  
 — Guide, c'est bien ici qu'on entend ce fameux écho qui répète cinq fois les paroles.  
 — Oui, Monsieur, mais l'hiver a été si rigoureux qu'il a gelé, et maintenant il ne répète plus les paroles qu'une fois et encore très faiblement.

**Épithète dédiée à une belle-mère par un gendre :**  
 Sous ce maigre et froid monument,  
 Ma belle-mère se repose ;  
 Je n'en sais pas la cause,  
 Mais j'en suis bien content.

**Sur le pont d'un steamer allant de Douvres à Calais.**  
 Un monsieur s'approche d'un autre passager et, ne sachant comment engager la conversation :  
 — Monsieur traverse la Manche ?  
 L'autre, impassible :  
 — Et vous aussi, sans doute.

**Le sergent Pinson ne rate pas ses subordonnés qui ne partagent pas son opinion.**  
 Voici un de ses motifs de punition :  
 " Merle, soldat, quatre jours de consigne, ordre du sergent Pinson ; sifflait sur les rangs : *En revenant de la revue*, et, lors que ce dernier lui disait de se taire, l'a traité de sale oiseau."

**Le comble de la peur pour un correcteur d'imprimerie :**  
 Supprimer toutes les " virgules " de crainte de " bacilles " du choléra !

**Idiome dahoméen :**  
 Zanzannoudoudou, egu o dépé menodounoutrala !...  
 Cette phrase harmonieuse signifie :  
 " Déjeunez, beau gourmand ! "

**Au restaurant :**  
*Le client, méticuleux.* — Écoutez-moi bien, garçons : Vous allez m'apporter une tranche de rost-beef ni trop cuite, ni trop saignante, bien tendre, entrelardée, sans sauce, et coupée très fine. Vous avez bien compris ?  
*Le garçon.* — Parfaitement... (*A la cantonnade*) : Un rostbeef... Un !

**Petit dictionnaire drôlatique :**  
*Aphorisme.* — La morale en pilule.  
*Bas de laine.* — Bas avarice.  
*Diplomate.* — Un parleur inventeur.  
*Distillateur.* — Travailleur de l'amér.  
*Occasion.* — Une déesse qui a un faux chignon.  
*Patience.* — L'art d'espérer.

**Dialogue entre maris.**  
 — Ah ! mon cher, les maux d'yeux coûtent joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet d'un cocher atteignit ma femme à l'œil ; elle dut aller chez l'oculiste, et j'en ai eu un, pour louis !  
 — Et vous, vous plaignez ! Eh bien ! moi, la semaine dernière, comme je me promenais avec ma femme, un bijou lui tapa dans l'œil ; j'en ai eu pour cent louis !

**Echo du Centenaire :**  
 Au banquet de N..., comine très républicaine de l'Oise, le maire entouré de son Conseil municipal, et appuyé par la fanfare locale, s'écrie :  
 — Citoyens ! de même que nos ancêtres, il y a cent an, nous allons aujourd'hui inaugurer une ère nouvelle...  
 Un conseiller municipal, interrompant :  
 — Nous ne voulons pas d'une air nouvelle ! Nous voulons la *Marseillaise* !  
 Et la fanfare attaque l'air national.

**Un nouveau maire doit passer, le dimanche suivant, une revue de la Compagnie des sapeurs-pompiers.** Désirant que rien ne trouble l'éclat de cette fête, il fait afficher, quelques jours avant, l'avis suivant :  
 " S'il pleut le matin, la revue se fera l'après-midi, et s'il pleut l'après-midi, la revue se fera le matin."

**Un nouveau maire doit passer, le dimanche suivant, une revue de la Compagnie des sapeurs-pompiers.** Désirant que rien ne trouble l'éclat de cette fête, il fait afficher, quelques jours avant, l'avis suivant :  
 " S'il pleut le matin, la revue se fera l'après-midi, et s'il pleut l'après-midi, la revue se fera le matin."

BELLE-MÈRE A REMONTOIR

*Elle.* — Tu ne devrais pas discuter comme cela avec maman. Elle était parfaitement revenue à nos vues hier soir, et ce matin, avec tes discussions, tu l'as remontée comme de plus bel.  
*Lui.* — Vraiment ? Et pour combien de temps se remonte-t-elle : vingt quatre heures ou huit jours ?

PRESCRIPTION INTÉRESSÉE



*Le premier tramp.* — Tu veux savoir comment on fait passer le mal de gorge ? Voici. Prends le trente sous que tu as reçu en étrennes, passes-le sur ta joue, jettes-le par derrière toi et sauves-toi, afin que tu ne saches jamais où il est allé.  
*Le second tramp.* — Je vais attendre que tu partes pour cela ; car autrement, je saurai où il est allé.

D'UN COMMUN ACCORD

Le Gouverneur de la Caroline du Nord et le Gouverneur de la Caroline du Sud se rencontrent dans un état où la loi prohibitive de la tempérance est en force.  
 — Qu'allez vous prendre ? dit le Gouverneur de la Caroline du Nord.  
 — Le premier train pour retourner chez nous, dit le Gouverneur de la Caroline du Sud.  
 — Moi aussi, reprend l'autre.

EST JOUÉ QUI CROYAIT JOUER

Le jeune Fierdelui conduit sa promise au restaurant. Naturellement, il se promet du plaisir aux dépens du garçon.  
*M. Fierdelui.* — Garçon, emportez-moi un éléphant grillé.  
*Le garçon.* — Oui, monsieur.  
*M. Fierdelui.* — Emportez-le moi sur toast.  
*Le garçon (sans broncher).* — Oui, monsieur.  
*M. Fierdelui.* — Mais pourquoi ne vous remuez-vous pas ?  
*Le garçon.* — Parceque cet ordure doit être payé d'avance ici. Un éléphant sur toast, ça vaut dix-huit mille piastres et trente sous, sans toast c'est dix-huit mille piastres.

LES SEPT AGES DE L'HOMME

- L'enfant..... Tapage.
- L'écolier..... Pillage
- Le jeune homme..... Marivaudage.
- L'amoureux..... Mariage.
- Le soldat..... Carnage.
- Le politicien..... Verbiage.
- Le vieillard..... Radotage.

BIEN A LUI

*La mère.* — Fernand, il ne faut pas que tu prennes les jouets de Juliette ; ils ne sont pas à toi.  
*Fernand.* — Pendant que tu étais sortie, maman, Santa Claus est venu me voir et il m'a dit qu'il me les donnait.

## BUSCAILLETTE-BUSCAILLOU

Il fait froid — Le givre mord  
Les pauvres doigts sans mitaines ;  
Ramasseuse de bois mort,  
Va-t'en aux forêts lointaines !

Les autans, noirs bûcherons,  
Ont livré maintes batailles  
Aux chênes, et de leurs fronts  
Fait tomber maintes buscailles.

Buscaillette-Buscaillo,  
Prends ta corde, va-t'en vite,  
A travers ronce et caillou,  
Au bois où le vent t'invite.

Tu n'as enfant ni mari  
Qui t'aide et qui te protège :  
Mets du bois mort à l'abri,  
Ils sont longs les jours de neige !...

\* \*

La voyez-vous trotter  
La chère petite vieille ?  
Quand elle va butiner,  
Moins diligente est l'abeille.

Elle passe le ravin,  
Gravit la pente avec peine,  
Puis, sur la lande sans fin,  
Marche, court à perdre haleine.

Les coudes au corps serrés,  
Un tablier pour mantille,  
Elle longe les fourrés  
Où l'écureuil seul sautille.

Mais le soleil du bon Dieu  
Au-dessus des bois émerge,  
Et couvre d'or et de feu  
Sa vieille cote de serge ;

Et, — comme un jour au parvis  
Des demeures éternelles,  
Buscaillo, les sens ravés,  
Et de l'extase aux prunelles,

Entrera, — dans la forêt  
Qui se dépouille et tressaille,  
Joyeuse elle disparaît  
En écartant la broussaille.

\* \*

Forêt, sainte forêt, maternelle aux petits,  
A ceux du rossignol comme à ceux de la louve,  
Toi qui feuilles, en mai, sur l'oiselet qui couve  
Et sur le bouge où les marçassins sont blottis ;

Toi qui nourris un peuple entier dans ton enceinte,  
Qui, comm' un temple auguste ouvert de tout côté,  
Donnes asile aux gens que proscrire la cité,  
Forêt tendre, forêt humaine, forêt sainte !

Accueille maintenant sous tes rameaux flétris  
La pauvre vieille fille, autrefois fraîche et forte.  
Qui ne demande rien que quelque branche morte,  
Et qu'à vivre un hiver encor de tes débris.

## UN HOMME MAL PRIS



Robinson, (qui a boutonné son paletot autour d'un rever-  
bère). — Lâchez-moi, je vous dis, ou j'appelle la police.  
C'est pas des femmes honnêtes qui arrêtent les hommes  
sur la rue.

## BELLE ACCOMMODANTE



Sambo. — Ho ! Mademoiselle Fleurdelys, charmant,  
ces anneaux à la taille !

Mlle Fleurdelys. — C'est pour le bal du Jour des Rois.  
Comme les valseurs ont de la misère à me prendre par  
la taille, ces anneaux leur donneront une chance.

Vieux chênes malmenés par le vent qui vous pille,  
Mais qui reverdirez lorsqu'avril reviendra,  
Laissez choir de vos troncs tout le bois qu'il faudra  
Pour que chez Buscaillo chaque soir le feu brille.

Beaux hêtres qui montez si haut, si droits dans l'air,  
En vous courbant sous les effets de la tempête,  
Mettez donc sous vos pieds un peu de votre tête  
Pour que son feu soit plus palpitant et plus clair.

Trembles émus, bouleaux légers, peupliers grêles,  
Mêlez à ces bois durs et lourds votre bois fin  
Et léger ; Buscaillette en rentrant aura faim :  
Caressez sa marnite en gerbes d'étincelles.

Arbustes qui, jadis, blessiez ses pieds d'enfant,  
Houx et genêts amers, buis aux feuilles dorées,  
Chèvrefeuilles courant en traînes éplorées,  
Bruyères où, sans doute, elle dort souvent,

Piquez dans son fagot vos touffes odorantes,  
Afin qu'en son alcôve elle rêve, ce soir,  
Aux pénétrants parfums que berce l'encensoir  
Dans les processions en messidor errantes.

\* \*

Mais le pâle soleil descend  
Sur les coteaux frileux qu'il rase ;  
Il met un regard caressant,  
Dans la clairière qui s'embrase...  
Buscaillo, le soleil descend !

Buscaillo, sous le faix ployée,  
Du milieu des beaux hêtres blancs,  
Dans la clairière ensoleillée,  
Sort et marche à pas chancelants,  
Sous son fagot toute ployée.

Elle s'en vient par le sentier  
Où le moineau bavarde encore.  
Elle a passé le jour entier  
Dans la haute forêt sonore,  
Et s'en revient par le sentier.

La côte est taillée en calvaire,  
Elle sent fléchir ses genoux ;  
Que de lie au fond de son verre !  
Sainte Vierge, pitié pour nous.  
Vous qui connaîtés le Calvaire !

\* \*

Elle arrive enfin au logis étroit,  
N'a pour l'accueillir lueur ni caresse ;  
Seul un vieux chat noir des cendres se dresse  
Miaulant la faim et tremblant de froid.

Buscaillette allume un quinquet fumeux.  
D'un genêt flambant fait chauffer sa soupe,  
Mange une noisette à la hâte et coupe  
Un peu de pain noir à son chat galeux.

Et sur son perchoir une poule brune,  
Soudain réveillée, allonge le cou,  
Caquette un instant avec Buscaillo,  
Puis se rendort dans un rayon de lune.

Puis elle fera sa longue prière  
De *Pater* suivie et d'*Ave* sans fin,  
Aux ronrons du chat qui n'ayant plus faim,  
Le dos aux chenets, prie à sa manière.

Dors maintenant, dors d'un sommeil d'enfant,  
Dors dans ton alcôve au cercueil pareille,  
Et, pour mieux rêver, garde dans l'oreille  
Le chant qu'aux forêts chante le grand vent.

Car toute la nuit, sans que rien é mousses  
Sa forte cognée et ses mille bras,  
Il gronde et travaille, et tu trouveras,  
Un autre fagot demain sur la mousse.

FRANÇOIS FABIÉ.

## DANS LA NEIGE



ERS dix heures, sa tante, la  
femme Delpon, vieille bro-  
canteuse de la rue Saussure,  
chez laquelle, à la mort de  
ses parents, elle avait été re-  
cueillie, lui donna un tro-  
gnon de pain, lui mit au  
bras un panier d'osier et l'en-  
voya, comme de coutume, ra-  
masser des morceaux de char-  
bons par les routes.

Une neige épaisse, tombée  
dans la nuit, couvrait la  
terre, et il gelait fort. Mais le soleil poudrait de  
mille étincelles diamantées les blancheurs du sol.

Henriette, le corps enfermé dans une méchante  
jupe qui s'arrêtait à ses genoux, des sabots aux  
pieds, des bas troués autour de ses jambes grêles  
de gamine, nu-tête, sortit et commença à courir,  
les mains cachées sous son tablier. Elle parais-  
sait ravie de voir la neige et de l'entendre crier  
sous ses pas.

Comme elle franchissait, a'erte et la mine  
riente, la porte d'Asnières, un des employés de  
l'octroi, qui grelottait, malgré son épais caban  
vert, s'écria :

—Tiens, voilà la nièce à la Delpon ! Ça n'a  
pas dix ans, ça ne mange pas, ça n'est pas habillé,  
ça sort en cheveux par tous les temps, et ça se  
porte mieux que nous.

—Ce n'est pas étonnant, dit un autre en go-  
guenardant lourdement, de la graine de rou-  
leuse !

Les deux hommes suivirent des yeux quelques  
instants la petite. Ils la virent essayer de casser,  
à coups de sabot, la glace d'une mare voisine,  
puis, après maints efforts vains, secouer insou-  
ciamment la tête et reprendre sa course.

\* \*

L'hiver, la route d'Asnières est ordinairement  
silonnée, du matin au soir, de tombereaux de  
charbon, qui viennent des chantiers de Clichy et

## UN ŒIL MAL PLACÉ



Patrick. — Tu as vu ce que Georges Washington dit  
contre le Conseil de Ville ? Sais-tu pourquoi ? Il a un  
œil sur le fauteuil de la Mairie.

Mac. — S'il a un œil là, c'est certain que les autres  
vont s'asseoir dessus.

## EN SERRE CHAUDE



Marquerite.—Aimez-vous les fleurs, M. Quatre Étoiles ?

Mr. Quatre Étoiles.—Si je les aime ! Je ne serais pas ici six jours par semaine, ou votre nom n'est pas Marquerite.

de Levallois. Ces tombereaux, chargés par-dessus bord, laissent tomber de temps à autre, sur le chemin, un de leurs cailloux noirs. Alors, les garçonnetts et les fillettes, que les gens pauvres des rues voisines ont expédiés, et qui épient l'aventure, se précipitent. Le caillou noir appartient au plus adroit.

Mais, ce jour-là, la route était presque déserte, et si un char apparaissait, il ne contenait qu'une demie provision, d'où rien ne glissait.

A midi, Henriette n'avait récolté que deux débris de houille, moins gros que des noix. Une femme, qui rentrait au logis, la trouva sous un porche. Maintenant, la gamine n'avait plus l'air joyeux, elle grelottait, saisie par le froid, ses dents claquaient, ses mains, ses oreilles, ses joues devenaient bleues.

—Qu'est-ce que tu attends ? lui demanda la femme.

—J'attends qu'une voiture de charbon passe, répondit Henriette montrant son panier.

—Je comprends, reprit la femme, mais, aujourd'hui, il y a trop de neige, tu n'en verras guère, de voitures, tu ferais mieux de retourner chez toi.

—Avec mon panier vide, non, jamais, jamais ! s'écria la petite.

—Pourquoi ?

—Parce que ma tante me battra.

Et, en prononçant ces mots, Henriette porta machinalement la main à son épaule gauche, comme si cette épaule souffrait de coups récemment reçus.

—Alors, dit la femme, va jusqu'au pont d'Asnières ; là, tu verras un chantier de houille, en plein air, dans une cour entourée d'un mur et d'un treillis ; tu attraperas peut-être quelque chose aux environs. Seulement, ce n'est pas tout près d'ici, le pont d'Asnières.

—Cela ne fait rien, fit Henriette, déjà regagnée à l'espérance, et, après avoir soufflé dans ses doigts, elle s'éloigna, marchant bravement.

\*\*

Cependant, un brouillard plombeux venait de masquer le soleil. Il se condensait en une poussière fine qui pénétrait les vêtements et enveloppait la peau d'une sorte de cilice glacial. Henriette alla à travers ce brouillard, et ce n'est que deux heures plus tard qu'elle atteignit le chantier. Un voiturier qui y rentrait, debout au milieu de sa charrette, faillit l'écraser. Elle était arrêtée près de la porte, et elle examinait, comme pétrifiée, d'un œil agrandi, l'énorme tas de charbon qui se dressait dans la cour. Elle pensait sans doute : "Un seul morceau du tas remplirait mon panier !"

Aux cris du voiturier, elle recula, et le concierge vint ouvrir la porte, qu'il referma aussitôt le char entré.

Quelques instants encore, elle considéra le tas.

Ensuite, elle fit le tout du chantier, rasant les murs. Son pied cherchait sous la neige ; mais, s'il rencontrait un corps dur, ce n'était jamais qu'une pierre. Ensuite, elle s'immobilisa, près de la porte, le regard fixé sur le tas.

Le concierge, qui, de la fenêtre de sa loge, examinait son manège, sortit et lui cria durement de s'en aller.

Elle partit, tête basse.

Le concierge la prenait pour une voleuse (peut-être, en effet, songeait-elle vaguement à s'emparer d'un morceau de charbon), il ne fit point attention, sur le moment, à son attitude.

Plus tard, — après l'événement, — il conta :

—A présent, cela me revient : la petite marchait difficilement ; elle traînait les jambes... Elle paraissait très fatiguée. A un moment, elle perdit un de ses sabots dans la neige, et elle piétina longtemps en gémissant avant de le retrouver. Mais je me disais que c'étaient des trucs.

Pendant les trois heures qui suivirent, les traces de l'enfant se perdent. Elle s'engagea probablement dans la rue qui longe l'usine à gaz ; cette rue est en contre-bas du chemin de fer, le vent y avait chassé la neige des hauteurs voisines. Henriette n'aura pu avancer, elle sera revenue sur ses pas, aura erré de droite et de gauche. Le froid était épouvantable. Ses chevilles et ses bras, de seconde en seconde, se seront alourdis. Elle aura senti la fièvre la gagner, et à la fièvre succéder une lassitude extrême. Elle se sera traînée çà et là, au hasard.

A la tombée de la nuit, l'allumeur de réverbères l'aperçut sur le quai qui conduit à Neuilly. Adossée au mur d'une propriété, elle semblait regarder les lumières qui dansaient dans le fleuve. Il crut qu'elle appartenait à quelque maison voisine ; il passa son chemin.

Puis, ses traces se perdent encore. De sa soirée, personne ne sait rien.

Le lendemain, on la trouvait morte sur la berge, à deux pas du pont d'Asnières. Sans doute, dans un effort suprême, elle avait voulu retourner une dernière fois au tas de charbon, et, ses membres s'engourdissant de plus en plus, n'avait pu arriver jusqu'au chantier ; alors, elle avait pensé à l'arche du pont, sous laquelle on pouvait trouver un peu d'abri, elle était descendue du quai et était tombée. Voilà, du moins, ce qu'on pensa.

Elle avait les mains croisées, sa chevelure brune s'éparpillait dans la neige blanche, et, le long de ses joues, des larmes se voyaient, gelées. — *Le Radical.*

PAUL HEUSY.

## LE COU EN TIRE-BOUCHON



Alphonse.—D'où sors-tu ? Où t'es-tu mis le cou ?

Alfred.—Voilà ! Ce sont les efforts que j'ai faits pour regarder en même temps, dans les vingt maisons où je suis allé, les cinq ou six enfants qui me montraient tous leurs joujoux en même temps.

## VEUVE RÉTROACTIVE



Madame, (rencontrant son ancienne cuisinière qui l'a laissée six mois avant pour se marier). — Quoi ! Polline, vous êtes en deuil !

Polline.—Oui, madame, de mon premier mari.

Madame.—De votre... quoi ?

Polline.—Mon premier. Imaginez-vous qu'il est mort. Comme trois mois de mariage, ça ne fait pas un compte, j'en ai pris un autre pour finir mon temps ; ça n'empêche pas que je porte le deuil, naturellement.

## THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre Royal fait fureur cette semaine. A chaque représentation, la salle est comble. La troupe de Gus Hill mérite en effet tous les encouragements possibles. C'est une troupe nombreuse et exclusivement composée d'artistes éminents. Gus Hill est superbe. Les deux comédiens irlandais Leonard et Flynn, ouvrent le feu, et par leur entrain préparent l'auditoire pour ce qui doit suivre. Bryant et Saville sont bien reçus. Les deux nègres John et Harry Dillon font un joli couple. Mlle Estelle Wellington chante admirablement bien et charme ceux qui l'écoutent.

En un mot c'est une magnifique troupe digne de tous les encouragements.

La semaine prochaine on jouera : *Two Old Cronies.*

## D'ACCORD

Horace.—Ha ! C'est dans une maison de pension que tu as rencontré mademoiselle Finemouche ! Quel a donc été le lien de sympathie entre elle et toi ?

Charles.—L'usage des pruneaux.

## QUEEN'S THEATRE

C'est un fait établi que Wilson Barrett est un grand tragédien et qu'il plaît beaucoup au public Montréalais. Lundi de cette semaine, la salle du Queen's était telle, que la foule a dû briser les portes, tellement elle était compacte. Personne n'a été plus surpris que Wilson Barrett, quant à la sortie du théâtre, il fut enlevé par les étudiants du McGill et conduit jusqu'à son hôtel dans un magnifique sleigh. Ceci atteste de son talent et de son succès. Silver King est un mélodrame connu du monde entier. La compagnie qui en donne la production est nombreuse, et chaque membre remplit son rôle à la perfection. Mr John Franklin est une ressemblance frappante avec le lieutenant-gouverneur M. Chapleau. Il fut rappelé à maintes reprises. Nous sommes certains que le Queen's Théâtre sera bondé de monde à chaque représentation.

La semaine prochaine Robert Mantell tiendra l'affiche. Les journaux étrangers en disent beaucoup de bien.

LE DINER DES ROIS DE LA VEUVE



—Maman, laissons la cérémonie de côté. Il me faut plus qu'une fève, à moi.

JEAN LEPOURVU ET LA MORT

CONTE POPULAIRE ANDALOU

I

Il y avait une fois dans un village d'Andalousie un bûcheron qui s'appelait Jean Lepourvu ; et vraiment, ce nom prédestiné semblait une ironie du sort, car le pauvre diable n'était pourvu que d'un grand appétit, d'une misérable hutte, et d'une douzaine d'enfants affamés comme des petits loups...

Un soir, à souper, Jean Lepourvu dit à sa femme, en lui montrant les marmots qui jouaient des dents à qui mieux mieux : " Ces petits voraces sont insatiables, et empiètent sans vergogne sur notre chétive portion ; pour moi, je suis las de jeûner tous les jours de ma vie, et je ne demanderais qu'une chose : ce serait de pouvoir un jour au moins, satisfaire ma faim ; tiens, femme, je donnerais ma serpe et ma cognée, par un bon lièvre accommodé à ta façon, et que je pourrais manger à moi tout seul."

Sa femme ne dit rien, mais le lendemain, elle s'en fut à la ville, vendit son anneau d'argent, acheta un lièvre qu'elle apprêta soigneusement, et le matin du jour suivant, elle dit à son mari :

" Tu trouveras dans le panier un lièvre assaisonné et une mioche de pain ; va manger tout seul aux champs, et grand bien te fasse ! "

Jean Lepourvu ne se le fit pas dire deux fois ; il prit le panier, et se mit à courir comme si le diable l'eût poursuivi.

Quand il fut bien loin, bien loin dans les champs, il s'arrêta, s'assit dans le creux d'un Olivier, plus satisfait qu'un roi, se recommanda à Notre-Dame de la Solitude, et, sortant du panier le pain et le lièvre, se mit tranquillement à manger.

Mais, figurez-vous que, sans comprendre comment ni par où elle était arrivée, il vit tout à coup, assise en face de lui, une petite vieille vêtue de noir, et plus laide qu'un péché mortel ; elle était jaune et décharnée comme un parchemin de simancas, et ses yeux, enfoncés et mourants, ressemblaient à des quinquets sans huiles ; sa bouche était grande comme un cabas... quant au nez... voilà ! il n'y avait que la place !

Je vous laisse à penser le plaisir que pût causer à Jean Lepourvu cette compagne tombée des nues, mais qu'y faire ?... Comme il n'était nullement sauvage, il lui demanda si elle désirait partager son repas.

Parbleu ! la vieille ne voulait pas autre chose : elle lui répondit qu'elle accepterait pour ne pas le désobliger, et commença à manger.

■ Tonnerre de chien ! cela n'était pas manger, mais dévorer... quel grouffre, mes amis ! En deux

temps, elle eut fait disparaître le lièvre tout entier.

" Par Belzebuth, se disait Jean à part lui : n'eût-il pas mieux valu faire manger le lièvre à mes enfants, plutôt qu'à cette sorcière de l'enfer ? C'est bien vu : quand on n'a pas de chance, rien ne vous réussit. "

Quand la vieille eut fini, si bien fini qu'elle ne laissa pas même la queue du lièvre, elle dit à son hôte :

" Jean Lepourvu, j'ai trouvé ton lièvre très bon. "

— Ah ! je l'ai bien vu, répondit Jean.

— Eh bien ! sache que tu n'as pas obligé une ingratitude, et que je veux reconnaître ta politesse.

— Vivez mille ans et plus, et je vous tiens quitte du reste, s'empressa de dire Jean, en voyant la décrépitude de la vieille.

— C'est ce que je ferai, répondit celle-ci, et d'ailleurs, j'en ai déjà vécu quelque mille, car il faut que tu saches que je suis la mort en per sonne. "

Jean fit un saut en arrière et faillit passer au travers de l'arbre.

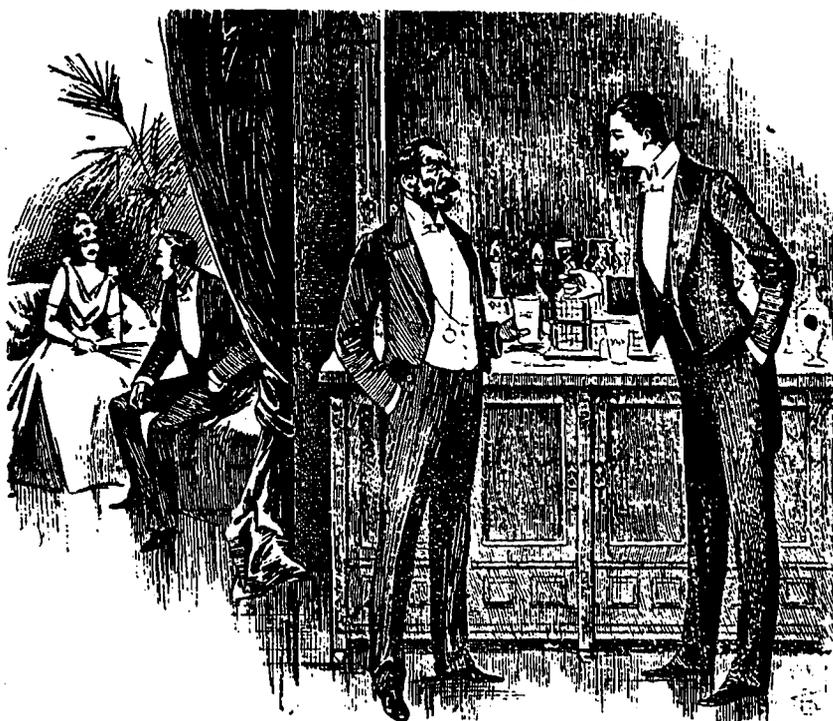
" Ne t'effraie pas ainsi, Jean Lepourvu ; pour le moment, je ne veux pas de toi, et qui plus est, en considération de ton bon cœur et de ton savoir-vivre, je vais te donner un conseil qui fera ta fortune ; tu es pauvre, et ne peux qu'à grand-peine manger du pain à la sueur de ton front ; fais-toi médecin : je t'assure qu'il n'est pas de métier moins difficile, et mieux rétribué. "

— Madame la Mort, répondit Jean, qui commençait à se remettre, si vous vouliez vraiment m'être agréable, je ne demande à votre Grâce que de ne pas se souvenir de moi pendant une bonne couple d'années, mais, pour ce qui est d'être médecin, ça n'est pas mon affaire.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je n'ai point étudié les belles manières.

CONCESSIONS MUTUELLES



Dr Hepatite. — Et ce duel ? Arrangé ?  
Monsieur Fine fleur. — Oui, honorablement pour les deux. Le fait est que nous nous sommes fait des concessions mutuelles.  
Dr Hepatite. — Comment cela ?  
Monsieur Fine fleur. — Moi, j'ai consenti à lui faire des excuses ; et, lui, il a consenti à ne pas me cravacher.

— Cela ne fait rien.  
— C'est que... je ne sais ni latin ni grec...  
— Cela n'importe !  
— Mais je ne sais pas seulement compter, autrement que sur mes doigts...  
— Tu n'en gagneras pas moins.  
— Seigneur ! Mais si je ne sais pas même écrire : le pouls me tremble ; ni lire... le noir m'embrouille...  
— Encore ! s'écria la Mort exaspérée de tant de difficultés. Corbleu ! Jean Lepourvu, tu as la tête dure ! Est-ce que je ne me tue pas à te répéter depuis une heure que tout cela importe peu ! Je te dis que je me ris du savoir des médecins ; que je ne vais ni ne viens parce qu'ils m'appellent ou me chassent ;... que je fais ma royale volonté ; que je me moque de ces messieurs, et que, quand cela me passe par la tête, j'en prends un par une oreille, et je l'emporte. D'ailleurs, ils ont renoncé à lutter contre moi ; bien plus, ils sont devenus mes plus zélés serviteurs, et je trouve en eux de précieux auxiliaires qui font la moitié de ma besogne. Quand le monde se peupla, on ne connaissait pas les médecins, et la chose se fit vite et bien ; mais dès qu'on les inventa, adieu les Mathusalem !... Tu seras médecin, et si tu répliques, je t'emmène... aussi vrai que j'ai mangé ton lièvre. Maintenant, écoute-moi bien : dans toute ta carrière de médecin, tu n'auras à ordonner, pour tout remède, que de l'eau fraîche... y es-tu ?

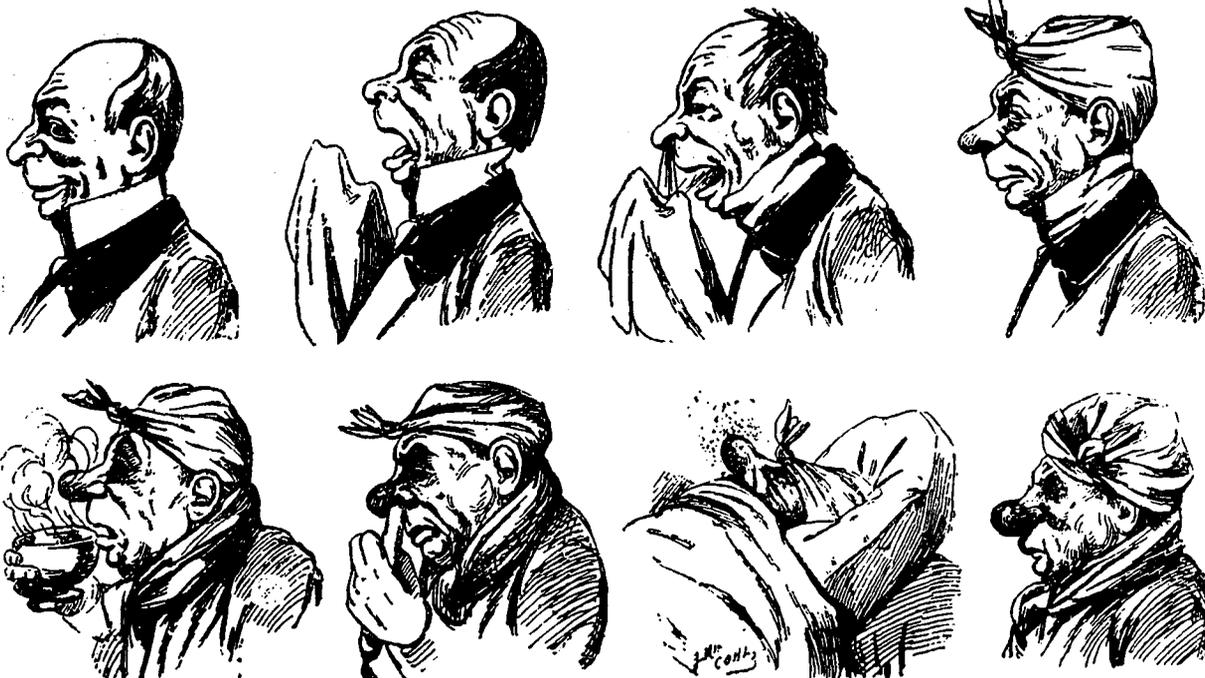
— Je vous écoute, madame la Mort, "répondit docilement Jean, qui aurait bien voulu s'en aller.

La mort reprit :  
" Si, en approchant d'un malade, tu me vois au chevet du lit, dis hardiment qu'il n'y a rien à faire, qu'il va mourir et qu'on le prépare ; si, au contraire, tu ne m'y vois pas, affirme qu'il guérira, et ordonne de l'eau fraîche."

A ces mots, la vieille prit congé de son amphitryon, en lui faisant une révérence à la française.

" Bonne dame, lui dit vivement Jean, je ne voudrais pas vous quitter en vous disant " au revoir " et j'espère que votre Grâce n'aura pas de longtemps l'envie de me rendre visite, parce

LES IMPRUDENCES DU JOUR DE L'AN



Après le plaisir, la peine.

## VOCATION PRONONCÉE



Madame Barnabé.—Que faites vous là, madame Latulippe? Vous inventez une machine à voler?

Madame Latulippe.—Mon pauvre mari a tant de misère à gagner sa vie, que j'ai décidé d'entrer à l'opéra.

que je n'ai pas toujours un lièvre comme aujourd'hui vous comprenez...

—Sois tranquille, Jean Lepourvu, tant que ton logis sera en bon état, je n'irai pas chez toi." Jean retourna à sa hutte, et raconta à sa femme ce qui lui était arrivé.

Celle-ci, qui ne manquait pas de bon sens, lui assura qu'il pouvait croire tout ce que la vieille lui avait dit, parce que, affirmait-elle, rien n'est plus vrai et plus sûr que la mort.

A peu de temps de là, ils s'en furent habiter la ville voisine, et la rusée commença à courir le bruit que son mari est médecin, et médecin comme il y en avait peu, attendu qu'il n'avait qu'à regarder le malade pour savoir s'il devait guérir ou trépasser.

## II

Un dimanche, après vêpres, plusieurs jeunes filles étaient assises à la porte d'une maison, groupées autour d'un panier de figes fraîches dans lesquelles elles mordaient à belles dents, tout en divisant et riant comme des petites folles, lorsque Jean Lepourvu vint à passer par là.

"Tenez, dit l'une des jeunes filles, voilà Jean Lepourvu qui se promène par la ville.

—Ah ça! reprit une autre, d'où lui est venue cette lubie de se faire passer tout à coup pour médecin? est-il assez ridicule avec ses prétentions!

—Le bonhomme, ajouta une troisième, s'est mis dans la tête qu'il est savant, et voudrait le faire accroire à tout le monde... tout ça, c'est pour qu'on lui dise "Don Lepourvu" et le Don lui sied... comme à un âne un chapeau empanaché!"

Et toutes d'éclater de rire.

"Jouons-lui un tour, à ce présomptueux, proposa l'une des espiègles; je vais faire la malade, et je parie qu'il s'y laisse prendre!"

Ce qui fut dit fut fait: les jeunes filles abandonnèrent le panier de figes, qui était d'ailleurs aux trois quarts vide, et le temps de dire "compris", celle qui avait fait la proposition était sur son lit et poussait des gémissements à fendre l'âme.

Ses compagnes, ayant grand-peine à comprimer leurs rires, s'en furent appeler Jean Lepourvu. Celui-ci vint aussitôt, et tout d'abord remarqua à la porte d'entrée, un tas énorme de queues de figes; puis, lorsqu'on l'eût introduit près de la malade, il recula involontairement en reconnaissant sa convive la Mort, debout au chevet du lit.

"Cette jeune fille est très mal, dit alors Jean Lepourvu, il n'y a pas de remède, et il se retira.

—Mais, qu'a-t-elle? demandèrent en chœur les jeunes filles, en l'observant malicieusement.

—Elle a, leur répondit-il, une indigestion de figes... qu'elle ne pourra pas raconter."

Sur ce, il s'en fut, et, le soir même, la jeune fille avait rendu l'âme.

Je vous laisse à penser ce que cet événement valut à Jean Lepourvu de considération et de renommée. A dater de ce jour, il n'y eut pas de maladie grave, pas de consultation importante qu'il ne fût appelé. Il gagnait l'or à pleines mains: tant, que ne sachant bientôt plus qu'en faire, il se mit à dépenser sans compter: achetant pour ses fils des titres ronflants et des décorations éblouissantes; plaques qui s'accrochaient par devant, clefs qui se suspendaient, par derrière; et de bijoux, qui faisaient l'envie des plus belles dames du pays. Quant à lui, se souciant avant tout de son bien-être, il s'était fait bâtir une superbe maison, avait pris un excellent cuisinier, pour se dédommager de ses anciens jeûnes forcés, et vivait plus heureux qu'un potentat.

Au milieu de sa splendeur, Jean Lepourvu prenait le plus grand soin de sa maison; il avait un maçon à l'année, se rappelant que la mort lui avait formellement promis de ne pas venir le visiter, tant que son logis serait en bon état.

Cependant, les années se succédaient, semblant chaque fois plus rapides, ce qui irritait passablement Jean Lepourvu; à la fin, il les accueillait fort mal, et celles-ci, en manière de vengeance, lui enlevèrent, qui les cheveux, qui les dents, lui courbèrent l'échine et enfin le rendirent perclus.

Un jour, Jean tomba malade, et la Mort se rappela à son souvenir par l'entremise d'une chauve-souris, ce qui fit faire la grimace à notre médecin. Pourtant, il se rétablit assez vite: mais ayant eu une rechute, la Mort lui envoya dire par une chouette qu'elle le visiterait promptement; Jean envoya la chouette à tous les diables, et entra bientôt en convalescence.

Cependant, à peine était-il remis, qu'il fut de nouveau fortement ébranlé par une attaque, et la Mort lui envoya dire par un chien qui se mit à hurler à sa porte, qu'elle était en chemin; Jean jeta sa béquille au chien et l'envoya rejoindre la chouette.

Malgré tout, la maladie empirait, et la mort en personne s'en vint frapper un soir à la porte de Jean Lepourvu, qui défendit expressément d'ouvrir, et fit fermer à triple verrou; mais la tenace visiteuse se faufilant par le trou de la serrure, se présenta devant son ancien hôte.

"Madame la Mort, lui dit Jean de fort mauvaise humeur, votre grâce m'avait assu-

ré qu'elle ne viendrait pas me trouver tant que mon logis serait en bon état; c'est ainsi que, malgré ses avertissements, je n'attendais pas votre Grâce...

—Eh quoi! répondit l'inflexible fauchuse, n'as-tu pas perdu tes forces?... tes dents et tes cheveux ne sont-ils pas tombés?... et ton corps, n'est-il donc pas le logis de ton âme?"

Jean se mit à trembler de tous ses membres.

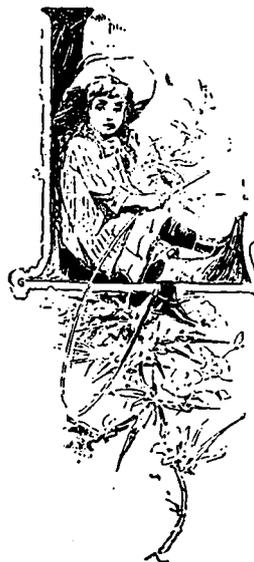
"Je n'avais pas compris que vous parliez par parabole, gémit-il atterré, c'est ainsi que, me fiant à votre parole, votre arrivée m'a surpris."

—Tant pis pour toi! Jean Lepourvu, jamais ma venue ne surprend ni ne trouble le sage, préparé à me recevoir; mais ils sont aveugles ou fous, ceux qui, comme toi, s'attachant à la terre, redoutent mon approche, et ne comprennent pas que je viens briser leurs chaînes, et leur ouvrir les portes de l'autre vie!"

Tiré de l'espagnole.

Blanche Henry PELLION.

## LE CONTE DES ROIS MAGES



es trois rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard, portant l'encens et la myrrhe, étaient partis à la recherche de l'enfant Jésus, mais comme ils ne connaissaient pas bien le chemin de Bethléem, ils s'étaient égarés en route et, après avoir traversé une forêt profonde, ils arrivèrent à la nuit tombante dans un village du pays de Langres. Ils étaient las, ils avaient les bras coupés à force de porter les vases contenant les parfums destinés au fils de Marie et, de plus, ils

mouraient de faim et de soif. Ils frappèrent donc à la porte de la première maison du village, pour y demander l'hospitalité.

Cette maison, ou plutôt cette hutte, située presque à la lisière du bois, appartenait à un bûcheron nommé Denis Fleuriot qui y vivait fort chichement avec sa femme et ses quatre marmots.

Elle était bâtie en torchis avec une toiture de terre et de mousse à travers laquelle l'eau filtrait les jours de grande pluie.

Les trois rois, vannes de fatigue, heurtèrent à la porte, et quand le bûcheron l'eut ouverte, prièrent qu'on voulut bien leur donner à souper et à coucher.

## LES ÉPREUVES DU HIGH-TONE



Quand votre mari n'emporte à la maison qu'une bouteille de Bordeaux pour recevoir d'illustres visiteurs et que vous êtes obligée d'envoyer à la hâte la servante chez le marchand de vins, recommandez-lui bien d'enlever son chapeau lorsqu'elle revient. Sinon... vous voyez l'effet.

MÉTHODE DANS L'ENSEIGNEMENT

“ Hélas ! braves gens, répondit Fleuriot, je n'ai qu'un lit pour moi et un grabat pour mes enfants, et quant au souper, nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terres cuites à l'eau et du pain de seigle. Néanmoins, entrez, si vous n'êtes pas trop difficiles, on tâchera de vous arranger.”

Ils entrèrent donc. On leur servit des pommes de terre qu'ils dévorèrent de grand appétit, et le bûcheron et sa femme leur cédèrent leur lit, où ils dormirent à poings fermés, sauf Gaspard qui aimait ses aïeux et qui se trouvait fort à l'étroit entre le gros Balthazar et le grand Melchior.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, Balthazar qui était le plus généreux des trois, dit à Fleuriot :

“ Je veux vous donner quelque chose pour vous remercier de votre hospitalité.

— Nous vous l'avons offerte de bon cœur, mais nous ne nous attendons à rien, braves gens ! répondit le bûcheron en tendant la main tout de même.

— Je n'ai pas d'argent, reprit Balthazar, mais je veux vous laisser un souvenir qui vaudra mieux.”

Il fouilla dans sa poche et en tira une petite flûte d'Orient qu'il présenta à Fleuriot, et tandis que celui-ci, un peu déçu, faisait la grimace, il continua :

“ Si vous formez un souhait en jouant un air sur cette flûte, il sera immédiatement exaucé. Prenez, n'en abusez pas, et ne refusez jamais l'aumône ni l'hospitalité aux pauvres gens.”

\* \*

Quand les trois rois eurent disparu au tournant du chemin, Denis Fleuriot dit à sa femme, en soupesant dédaigneusement la petite flûte dans sa main :

“ Ils suraient pu nous faire un cadeau moins bête que ce flageolet ; néanmoins je vais tout de même essayer de flûter pour voir s'ils ne se sont pas moqués de nous.”

Alors il s'écria :

“ Je voudrais avoir pour notre déjeuner du pain blanc, un pâté de venaison et une bonne bouteille de vin !”

Puis il joua sur la petite flûte un air du pays, et tout d'un coup, à son grand ébahissement, il vit sur la table, couverte d'une fine nappe blanche, le pain, le vin et le pâté demandés.

Dès qu'il fut certain du pouvoir de sa flûte, il ne s'en tint pas là, comme bien vous pensez, et il demanda tout ce qui lui passa par la tête. Il flûtait du matin au soir. Il eut des habits neufs pour sa femme et ses enfants, de l'argent de poche, une table abondamment servie, et, comme il lui suffisait de souhaiter une chose pour l'avoir aussitôt, il devint, en peu de temps, un des riches du canton. Alors, à la place de sa hutte à demi effondrée, il fit construire un superbe château qu'il remplit de meubles précieux et de tapisseries, et le jour où la construction et l'ameublement furent achevés, il donna une grande fête pour inaugurer sa nouvelle demeure.

Autour d'une table richement servie, étincelante d'argenterie et de lumière, il avait réuni tous les gros bonnets de l'endroit. Lui-même se tenait au haut bout avec sa femme parée comme une châsse, tandis que des musiciens installés dans une galerie supérieure régalaient les convives de leurs plus joyeux airs. Afin que le festin ne fût pas troublé, il avait ordonné à ses gens de ne laisser, sous aucun prétexte, les fâcheux et les mendiants entrer dans la cour, et même il avait préposé à la porte deux grands diables de valets armés de bâtons, qui avaient pour consigne d'écarter tous les loqueteux et porteurs de besace des environs.

Aussi, sûrs de n'être point dérangés, les invités s'en donnaient à cœur-joie, jouant des mâchoires, humant le bon vin et s'ébaudissant à ventre déboutonné...

\* \*

Or, ce soir-là, les trois mages, ayant déposé leurs présents aux pieds de l'enfant Jésus, revenaient de Bethléem. En traversant le forêt, ils reconnurent le village où ils avaient couché,



I

Prédicant africain. — Chers frères et chères sœurs, respectez la propriété du prochain. N'allez pas croire que vous avez une hypothèque sur tous les poulets que vous voyez...



II

— Car le Seigneur vous voit. Soyez donc humbles et...



III

(Apparition d'un poulet). — ... F... eu... h... !



IV

— Prions, maintenant, mes frères.

virent le château tout illuminé, et Gaspard dit en goguenardant à Balthazar :

“ Je serais curieux de savoir si notre homme n'a pas mésusé de la petite flûte et si, depuis qu'il est riche, il a tenu sa promesse d'être doux envers le pauvre monde.

— Voyons,” répondit laconiquement Balthazar.

Ils s'accoutrèrent en mendiants, changèrent leurs belles robes contre des haillons et se présentèrent à la porte du château en demandant l'hospitalité pour la nuit ; mais on les reçut fort mal, et comme ils insistaient, menant grand bruit, Fleuriot mit la tête à la fenêtre et, apercevant des mendiants, commanda qu'on lâchât les chiens à leurs trousses, de sorte qu'ils détalèrent au plus vite, non sans avoir les jambes fort endommagées.

“ Je m'en étais douté ! maugréa le sceptique Gaspard, qui avait été mordu au mollet.

— C'est bon, répliqua le géant Melchior, il ne l'emportera pas en paradis !... Il saura ce que pèse la rancune des trois Rois mages !...”

Cependant les convives continuait à banqueter joyeusement. On était arrivé au dessert, et Fleuriot, un couteau à la main, était en train de découper une colossale brioche, quand on entendit dans la cour les grelots d'une chaise de poste traînée par quatre chevaux fringants, caparçonnés d'or. Fleuriot mit de nouveau le nez à la fenêtre et voyant qu'il lui arrivait encore de nobles invités, ordonna qu'on les fit monter en toute hâte. Lui-même vint avec un flambeau les recevoir à la porte de la salle. Alors on vit entrer les trois Rois mages en pompeux appareil, couronne

en tête, vêtus de pourpre et de pierreries, Fleuriot, qui avait reconnu ses anciens hôtes, fit bonne contenance et, avec force salutations, les pria de prendre place à table.

“ Merci ! dit Balthazar sèchement, nous ne mangions pas chez un homme qui reçoit si mal les pauvres gens.

— Je vous fais compliment de la façon dont vous tenez vos promesses ! cria Melchior de sa grosse voix.

— Ah ! tu lâches tes chiens sur les mendiants ! ajouta Gaspard en se tâtant la jambe ; attends, je vais te jouer un air que tu ne connais pas encore !...”

Et, tirant de sa poche une petite flûte pareille à celle qu'on avait donné à Fleuriot, il la fit résonner terriblement. En un clin d'œil, les tables, les convives, le château s'évanouirent, et le bûcheron se retrouva seul et nu, sur la lisière du bois devant sa hutte en ruine, avec sa femme et ses enfants...

“ Heureusement il me reste ma flûte !” songea-t-il.

Mais il eut beau fouiller ses poches percées, le talisman avait disparu avec les rois Rois mages.

\* \*

Et c'est depuis ce temps qu'on a coutume, lorsqu'on coupe le gâteau des Rois, de mettre soigneusement de côté la part des pauvres.

ANDRÉ THEURIET.

Ripans Tabules cure tho blues.



FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXXIII.—LA CHAPELLE.

(Suite)

Il avait été décidé que le mariage de Marguerite et de M. de Navailles serait célébré à minuit. Immédiatement après la cérémonie, les jeunes époux devaient monter à cheval, et, les yeux bandés, sous la conduite d'un bandit, se rendre en une petite ville où il leur serait possible de trouver des moyens de communications avec la France.

Cinq ou six hommes se mirent à l'œuvre aussitôt. D'abord, on enleva cet amas de barriques et de futailles pourries qui encombraient la chapelle. Des balais attachés à de longues perches servirent à faire disparaître les toiles d'araignée suspendues aux voûtes. Les murailles furent lavées avec soin, ainsi que les dalles. La statue du Christ fut grattée de façon à effacer les traces du badigeonnage infâme qui la recouvrait. On ajusta, tant bien que mal, la tête mutilée, qu'on avait trouvée gisante dans un coin. Une nappe immense recouvrait l'autel et ne permit pas de s'apercevoir de sa vétusté et de sa dégradation. Enfin, deux candélabres qui, d'habitude, éclairaient les orgies du capitaine, furent placés sur cette nappe. Devant l'autel, on installa deux fauteuils en vieux chêne, recouverts d'une tapisserie armoriée.

Tout cela était peu de choses ; la chapelle était bien triste, bien froide, bien pauvre et bien nue, et pourtant ces murailles sans ornements et ces voûtes humides avaient repris je ne sais quelle solennité imposante qui ne manque jamais aux monuments du culte catholique.

Il pouvait être sept heures du soir, et l'on achevait ces travaux lorsque Denis parut sur le seuil de la chapelle, qui n'était éclairée en ce moment que par la faible lueur d'une misérable petite lampe de cuivre.

—Allumez les candélabres,—dit le jeune homme,—je veux juger de l'effet.

Cet ordre fut exécuté aussitôt.

Les seize bougies des deux candélabres étincelèrent.

—Mes enfants,—s'écria Denis,—je suis content de vous ! vous avez fait de la bonne besogne ! Maintenant, à table ! venez porter avec moi un toast à la santé du gentilhomme français Raoul de Navailles, qui se marie cette nuit ! . . .

XXXIV.—DEUX TABLEAUX.

Il était près de minuit.

À ce moment précis, deux scènes d'un ordre bien différent, quoiqu'elles tendissent malheureusement à un but commun, se passaient au château de Falkenhorst. C'était, d'abord, dans la chambre du capitaine, depuis deux ou trois jours celle de Marguerite. La jeune fille n'avait pu changer de vêtements, puisqu'elle ne possédait que la robe qu'elle portait sur elle au moment où elle était tombée aux mains des chevaliers du poignard. Mais cette robe blanche pouvait servir de parure à la fiancée, à l'heure solennelle de la bénédiction nuptiale. Pour être belle et charmante, Marguerite n'avait besoin d'aucune ressource de coquetterie. Cependant elle s'était parée de son mieux, c'est-à-dire qu'elle avait natté avec un soin tout particulier ses longs et magnifiques cheveux noirs. Leurs tresses épaisses et brillantes, et d'une incroyable opulence, faisaient deux fois le tour de sa jolie tête et formaient comme un divin diadème au-dessus de son front si virginal et si pur.

La douce inquiétude de l'heure solennelle qui se faisait proche, jointes aux émotions trop fortes des jours précédents, avait un peu pâli les couleurs si fraîches des joues veloutées de la jeune fille. Une sorte de fièvre, facilement explicable, faisait battre plus vite le sang dans ses artères, et donnait aux prunelles de ses grands yeux un éclat et un rayonnement inaccoutumés. Marguerite, pendant quelques secondes, se regarda dans une grande glace de Venise et se trouva belle. Mais, presque aussitôt, elle se reprocha cette coquetterie vaniteuse, si en désaccord avec sa nature simple et modeste, et qui lui semblait surtout singulièrement déplacés en un moment si grave.

Il n'y avait, dans la pièce que nous avons décrite, ni un crucifix, ni même une statue ou une image de la Vierge, ni même un ramaeu de buis bénit, touchants symboles qui parlent à l'âme et sur lesquels le regard aime à s'attacher quand la prière s'échappe du cœur pour monter vers le ciel.

Marguerite tira de son sein une petite croix d'argent, suspendue à

un ruban noir, et que, depuis son enfance, elle avait toujours portée. Cette petite croix venait de sa mère. Elle appuya longuement contre ses lèvres cette pieuse relique, puis elle s'agenouilla au pied du lit et cacha sa tête dans ses mains : — Mon Dieu ! — murmura-t-elle, — vous que je crains et que je bénis, vous lisez dans les cœurs, et vous voyez dans le mien que je ne crois pas mal faire en m'unissant à l'homme que j'aime et dont je suis aimée . . . Vous savez, mon Dieu que j'aurais préféré souffrir et mourir plutôt que de désobéir à la volonté de mon père . . . mais mon père lui-même approuvait et désirait cette union. Si ses sentiments ont paru changés, c'est qu'il a été trompé par de mensongères apparences. Mais vous, mon Dieu, vous ne me blâmez point de donner ma vie entière à l'homme par qui la vie m'a été conservée . . . Elle sera bien triste, cette union célébrée la nuit, furtivement, dans une sombre chapelle, dans un château qui est un repaire de démons à figures humaines ! Elle eût été si belle, si mon père, ce noble vieillard, le visage radieux d'espérance et de bonheur, m'avait, de sa main chérie, conduit lui-même à l'autel ! Oh ! quel bonheur eût été le mien si j'avais senti la bénédiction sainte et paternelle descendre sur mon front, avant d'échanger mon nom de famille contre un autre nom plus doux . . . Vous ne l'avez pas permis, mon Dieu ! ce suprême bonheur m'a été refusé ! Sans doute, je ne le méritais pas ! Mais j'espère en vous, mon Dieu, j'obéis à votre voix qui m'a parlé par la bouche d'un de vos ministres. Je crois fermement que, malgré les funèbres auspices sous lesquels elle est contractée, vous permettrez que cette union soit heureuse, vous permettrez que mon père, enfin éclairé, m'ouvre de nouveau ses bras et son cœur, et vous ne me refusez pas d'être une épouse chaste et une mère heureuse . . .

Marguerite continua de prier ainsi.

Comme un doux parfum s'exhale du sein des fleurs à demi brisées par l'orage, de même sa prière si mélancolique et si touchante s'échappait de son cœur et s'envolait vers Dieu, ainsi qu'une bouffée d'encens, dans le sanctuaire, aux jours de fête.

Pénétrons maintenant dans la grande salle souterraine qui servait de réfectoire aux chevaliers du poignard.

Le festin tournait à l'orgie. De tous les acteurs de ce repas nocturne, Denis était peut-être le seul qui eût conservé son sang-froid. Une effrayante quantité de bouteilles vides, gisant sur la table et sur les dalles, prouvait que la raison de ces vaillants athlètes n'avait succombé que sous le poids de libations prodigieuses. Tous parlaient, ou plutôt criaient, hurlaient à la fois. Les vociférations et les blasphèmes se croisaient avec les éclats de rire et les couplets de chansons obscènes.

Chose étrange ! . . . inouïe ! . . . et qui aurait semblé fantastique au spectateur transporté tout à coup dans cet enfer, l'homme qui semblait dominer cette monstrueuse bacchanale, l'homme qui riait le plus haut et chantait le plus fort dans ce pandémonium satanique, cet homme était revêtu d'un robe de prêtre ! Cet homme était celui que nous avons entendu soutenir, exhorter, conseiller Marguerite ! . . . Y avait-il donc là monstrueuse profanation au déguisement sacrilège ?

—Eh bien ! capitaine,—cria cet homme en remplissant de nouveau son verre, en le vidant une fois de plus, et s'adressant à Denis, que pensez-vous de moi ? Avais-je trop vanté mes talents, et suis-je oui ou non, passé maître ?

—Tu es un grand homme, mon compère Lustmann,—répliqua Denis,—et je te proclame bien haut un prodige de fourberie et d'hy-po-crisie : mais prends garde . . .

—A quoi, capitaine ?

—A ce bon vin, mon garçon, auquel tu fais trop grande fête . . .

—Et pourquoi donc prendre garde, capitaine ? que voulez-vous qu'il me fasse, ce bon vin ? D'abord, le vin, c'est mon ami ! doit-on se défier d'un ami ?

—Non, sans doute, mais ton ami te jouera quelque mauvais tour ! Il t'empêchera de conserver jusqu'au bout l'esprit de ton rôle . . .

—Allons donc, capitaine ! Vous ne me connaissez pas ! plus je boirai, au contraire, plus j'aurai d'éloquence et d'onction ! Il se pourrait même que ce liquide bienfaisant arrachât de mes yeux, juste au bon moment, quelques larmes paternelles, ce qui serait d'un superbe effet !

Denis se mit à rire.

—Décidément,—fit-il,—tu as réponse à tout ! Bois donc tant que tu voudras, puisque tu es si sûr de toi !

Lustmann ne répondit qu'en portant à sa bouche et en appuyant à ses lèvres le goulot d'une énorme bouteille. Quand il la replaça sur la table elle était vide.

Ce Lustmann, nos lecteurs l'ont deviné depuis longtemps sans doute, n'était autre chose qu'un chevalier du poignard, chargé de jouer le rôle principal, dans la comédie sacrilège qu'il avait préparée. Ce misérable, jadis étudiant en théologie, avait été chassé hon-teusement des rangs de ses condisciples, pour lesquels il était devenu

un objet d'horreur et de scandale. L'ex-théologien avait donc jeté la soutane aux orties pour prendre la jaquette du bandit. Nous l'avons vu déjà à l'œuvre à l'auberge du *Faucon blanc*.

Cependant, minuit sonna. C'était, on s'en souvient, l'heure fixée pour la célébration du mariage.

Depuis quelques minutes, Denis, ou plutôt le chevalier Raoul-Hector de Navailles avait rejoint sa fiancée.

Nous avons déjà décrit le simple costume de cette pauvre Marguerite.

Denis, qui avait un immense garde-robe à sa disposition, s'était habillé avec une recherche et un luxe extrêmes. Il étincelait d'or et d'argent. Les broderies éclatantes de son habit et de sa veste, et les bijoux dont il était chargé, contrastaient d'une façon bizarre avec la robe toute unie et sans aucun ornement de la jeune fille.

Nous ne savons si cette dernière remarqua la toilette éclatante de son fiancé ; dans tous les cas, elle ne songea point alors à s'en étonner.

Qu'avait affaire en ce moment son âme avec d'aussi misérables détails ?

—Chère Marguerite,—dit le jeune homme,—tout est prêt. . . venez. . .

Et il présenta à Marguerite sa main droite, sur laquelle elle s'appuya, émue et tremblante. . .

Denis ouvrit la porte.

Au dehors, tous les chevaliers du poignard, le visage masqué de velours noir, portaient des torches et faisaient la haie. La plupart chancelaient sous le double poids de l'ivresse et du sommeil.

Au milieu de cet étrange escorte, les deux jeunes gens marchèrent ainsi jusqu'à la chapelle. Marguerite tremblait de plus en plus à chaque pas. Enfin on arriva. Le faux prêtre agenouillé devant l'autel, dans une attitude de piété menteuse, semblait prier avec recueillement. Aux bruits des pas des nouveaux venus, il quitta cette humble posture et se retourna. Son visage, un instant auparavant rougi et défiguré par l'ivresse, n'exprimait plus qu'une onction pieuse et seraine. Il adressa aux deux fiancés une sorte de petit discours fort évangélique et tout paternel. Ensuite il monta à l'autel, et il eut l'audace cynique de commencer et de poursuivre jusqu'à la fin une étrange et infâme parodie de la cérémonie des saints mystères.

Malgré lui, Denis se sentait presque épouvanté tandis que s'accomplissait sous ses yeux ce monstrueux sacrilège qu'il avait ordonné. Par instants, il lui semblait que la colère de Dieu allait s'éveiller enfin et foudroyer les misérables qui profanaient ainsi un autel consacré. Plus d'une fois il fut au moment de crier à son complice obéissant :—Arrête !

Mais Dieu fut élément jusqu'au bout. Le tonnerre ne gronda pas. Denis rit en lui-même de ses terreurs involontaires.

Enfin le faux prêtre descendit de l'autel et s'approcha de Marguerite et de Denis.

—Raoul de Navailles,—demanda-t-il d'un ton grave,—prenez-vous cette femme pour épouse ?

—Oui,—répondit vivement Denis.

—Marguerite de Kergen,—continua le misérable,—acceptez-vous cet homme pour époux ?

—Oui,—murmura la jeune fille.

—Vous êtes unis devant Dieu. . . Allez, et soyez bénis !

De douces larmes coulaient des grands yeux de la douce Marguerite. Un feu sombre et presque infernal étincelait dans ceux de Denis.

—Ah !—se disait-il à lui-même avec une joie sinistre, en prenant la main de mademoiselle de Kergen pour la conduire hors de la chapelle,—de par l'enfer, cet ange m'appartient maintenant. . . Nulle puissance humaine ne pourrait désormais me la ravir ! . . . Elle est, comme moi, *donnée au diable !*

### TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

#### I. — L'INTENDANT.

L'*Hôtel des Nèfles*, ainsi nommé parce que les terrains sur lesquels il avait été bâti, cent ou cent vingt ans auparavant, étaient plantés jadis de néfliers d'un grand rapport, était inoccupé depuis longtemps.

Son dernier habitant avait été le vieux marquis de Maillepré. Ce grand seigneur mourut sans enfant dans un âge très avancé. L'hôtel des Nèfles échut à un de ses collatéraux, le baron de Croisic, gentilhomme immensément riche, qui possédait à la Place Royale un autre hôtel beaucoup plus vaste et beaucoup plus beau. Il ne pouvait donc habiter le nouvel immeuble qui lui tombait en partage, et il ne songea point à en tirer parti en le louant.

L'hôtel des Nèfles demeura par conséquent complètement désert, et comme on n'y faisait aucune réparation, l'intérieur se dégrada peu à peu de la façon la plus déplorable.

Le baron de Croisic mourut à son tour. Il n'avait qu'un fils. Ce fils avait un intendant. Cet intendant lui montra respectueusement qu'il était d'une mauvaise administration de laisser dans une fortune de non valeurs aussi importantes que l'hôtel de Nèfles, lequel se pouvait facilement vendre cent cinquante mille livres, ou se louer deux mille écus par an.

La conclusion fut qu'il fallait, dans le délai le plus bref, chercher à vendre ou à louer.

On s'enquit d'un acheteur.

On n'en trouva pas.

Restait la ressource de la location ; mais d'énormes réparations étaient indispensables pour empêcher cette ressource d'être illusoire.

Un architecte dressa un devis de ces réparations. Le chiffre qu'il demandait pour s'en charger parut exorbitant au nouveau propriétaire, jeune homme des plus prodigues, qui n'aurait pu se résoudre à voir sortir de ses mains, pour une dépense de ce genre, des sommes qu'il préférerait hasarder sur le tapis vert des brelans, ou éparpiller dans les boudoirs des belles filles de l'Opéra.

Les choses restèrent donc en cet état.

Mais voici qu'un beau matin, le fondé de pouvoirs d'un riche gentilhomme étranger vint faire des suppositions à l'intendant du baron de Croisic.

Ces propositions restèrent magnifiques.

Le gentilhomme étranger proposait un bail de douze ans et prenait toutes les réparations à son compte.

Comme bien on pense, le marché fut conclu à l'instant même.

Le lendemain, une nuée d'ouvriers, introduits par la petite porte des jardins, prenaient possession de l'hôtel et se mettaient à la besogne. Le fondé de pouvoirs ne les quittait pas d'une minute. Il activait le travail d'une façon véritablement fantastique et prodiguait l'or.

Le gentilhomme étranger ne devait arriver que quand tous les travaux seraient terminés.

On ne disait pas son nom.

Au bout de huit ou dix jours les réparations et les embellissements intérieurs de l'hôtel des Nèfles était presque entièrement terminés.

Enfin, le dernier coup de pinceau fut donné, on acheva la dernière dorure.

Puis vinrent les tapissiers, apportant un mobilier complet.

Des tableaux d'une grande valeur se suspendirent aux boiseries sculptées des salons. Des cristaux magnifiques, une nombreuse argenterie, prirent place sur les dressoirs de la salle à manger. Il y eut des fleurs dans les jardins, dans les escaliers, dans les vestibules,—enfin, partout. Bref, l'hôtel devint un petit palais qui semblait ne plus attendre que l'arrivée de ses maîtres pour que tout ce luxe s'animât et prit en quelque sorte la vie.

L'intendant du gentilhomme étranger paya les derniers ouvriers avec une générosité seigneuriale et les congédia.

(A continuer.)

---

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirope de Térébenthine du Dr Lavolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirop m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTREAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirope de Térébenthine du Dr Lavolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirop merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirope de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1598 rue Notre-Dame.

MONTREAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No 217 rue des Commissaires. *Monsieur*.—Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirope de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirop soit connu partout. — AUGUSTE BOUESNEL, Gérant des annonces du *National*.

LES PERFIDIES DE L'AMOUR



Lucie, fiancée.—Oh ! Alfred ! J'ai un malheur à vous annoncer. Papa a perdu tout ce qu'il avait.  
Alfred.—Non, pas tout. Vous allez lui rester.

LE PETIT TURCO

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,  
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus  
De joie et d'amour sa vie était pleine,  
Il ne connaissait le mal ni la haine ;  
Bien aimé de tous, et partout heureux,  
C'était un enfant dix-sept ans à peine,  
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,  
Et la mère avait béni son enfant.  
L'écolier quittait les Héros d'Homère,  
Car on connaissait la défaite amère,  
Et que l'ennemi marchait triomphant  
Et l'enfant avait embrassé sa mère,  
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve  
Et l'accompagna jusqu'au régiment  
L'enfant rayonnant sous sa veste neuve ;  
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve  
—Courage mon fils !

—Courage maman !  
Elle prit au front son voile de veuve  
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente ;  
" Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur."  
" Tant qu'il est parti, mon âme est absente."  
Et l'enfant pensait : " Ma mère est vaillante  
" Et je suis son fils, et je n'ai pas peur."  
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :  
" Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur."

Le petit turco se battait en brave ;  
Mais, quand vint l'hiver, il toussait bien fort.  
Et le médecin, voyant son œil cave ;  
Lui disait : " Partez mon enfant, c'est grave !"  
L'enfant répondait : " Non, non, pas encor !"  
Le petit turco se battait en brave.  
Mais quand vint l'hiver il toussait bien fort.

" Non, je ne veux pas quitter notre armée  
" Tant que les Prussiens sont dans mon pays.  
" Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits ;  
" Je veux pouvoir dire à ma mère aimée ;  
" Si je te reviens, c'est qu'ils sont partis.  
" Non, je ne veux pas quitter notre armée  
" Tant que les Prussiens sont dans notre pays."

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,  
Et les Allemands fuyaient devant nous.  
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite ;  
Devant ces fossés leur fuite s'arrêta,  
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous  
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,  
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense.  
Tout ce qui s'accroche est bientôt détruit.  
On fuit on revient, l'assaut recommence,  
Et le régiment des turcos s'élança,  
Et le régiment des turcos périt...  
Les remparts sont hauts, la plaine est immense.  
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle,  
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.  
Il ne connaît pas la fuite fatale ;  
La mort a déjà cerné son front pâle ;  
Ses yeux sans regard sont à demi clos.  
L'enfant est tombé frappé d'une balle,  
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,  
Au bord d'une source au fond d'un ravin.  
Au loin le canon mugit et bombarde ;  
Levant doucement sa tête hagarde,  
Son regard mourant s'anime soudain.  
Et le grand Arabe est là qui le garde,  
Au bord d'une source au fond d'un ravin.

" Où sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.  
" Les avous-nous bien vaincus cette fois ?  
" Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ?"  
Et l'enfant voyant que l'Arabe hésite,  
Reprit tristement de sa douce voix :  
" Où sont les Prussiens ? Ah ! réponds-moi vite  
" Dis, les avous-nous bien vaincus cette fois ?"

Et le vieux Turco se prit à lui dire :  
" Oui, petit français, tu les as vaincus.  
" — Alors ? je n'en vais, veux-tu me conduire ?  
" O ma chère mère !... Et dans ce sourire  
L'enfant s'endormit et ne parla plus.  
Et le vieux Turco ne cessait de dire :  
" Oui, petit Français, tu les as vaincus."

Paul DÉROULEDE.

BONNE MAUSSADE

La maman.—Qu'est ce que bébé a donc à pleurer ?

La bonne.—Il vient de creuser un trou dans le jardin, et il pleure parce qu'il ne peut pas l'emporter dans la maison.

LES DEUX

Lui (d'un air d'impatience).—Quelle espèce de dîner allons nous avoir ce soir : Bon ou mauvais ?

Elle.—Les deux, je suppose, parcequ'il y a du homard à la diable et du gâteau d'anges.

RIEN DE SÉRIEUX

Lui.—Comment ! Vous ne vous mariez pas en mai prochain ! C'est donc brisé ?

Elle.—Non, mais nous avons avancé la date d'un mois.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

BONNE ANNÉE A TOUS !

(Semaine commençant LUNDI, 1 JANVIER, Après-midi et soir.)

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE

GUS HILL

30 - Artistes - 30

Tout du nouveau !

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : TWO OLD CRONIES.

QUEEN'S - THEATRE

TELEPHONE, 4032

CE SOIR—Matinées VENDREDI et SAMEDI

WILSON BARRETT

Autre Événement Important.

Semaine commençant Lundi, 9 Janvier,  
Matinées Mercredi et Samedi.

L'ACTEUR ROMANESQUE

ROBERT MANTELL

Dans sa Grande Production

"THE FACE IN THE MOONLIGHT"

Une pièce d'un intérêt intense. Compagnie appropriée.

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.  
Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

Echantillon Gratis de Chocolat Menier

En envoyant une carte postale, adressée à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL, vous recevrez un échantillon de leur délicieux chocolat importé, avec mode n'emploi.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉCANCES DIFFICILES,**  
**Longues convalescences** et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Récommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**A. LEOPRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHEEBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1a-1 oct



REMEDE NATUREL POUR LES  
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,  
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-  
condrie, Mélancolie, Inébrété,  
Insomnie, Etourdissement,  
Faiblesse du Cerveau et  
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la  
**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à 50 la Bouteille; 6 pour \$6.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

## OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

## LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifique feuilleton à bon marché  
10 Cts - seulement - 10 Cts

Seconde édition du grand feuilleton à sensation,

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publié, contenant 88 pages grand format

SE VEND 10 CENTS SEULEMENT

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées,  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE S<sup>TE</sup>-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de La Bibliothèque à Cinq Cents.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE

Pour la guérison certaine de toutes

AFFÉCTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York